

## Correspondance

Nous avons reçu l'invitation suivante :  
Romano, Mecarelli, Deledicq  
vous présentent « Instabilité I ».

Ils ont retiré cette œuvre de la VI<sup>e</sup>  
Biennale de Paris où, contre leur volonté,  
elle s'est trouvée mêlée à une atmosphère  
de désordre qui leur est étrangère.

*Lettre p. 44 15/10/69* Page 27

NOUVELLES LITTÉRAIRES  
146, rue Montmartre - 2<sup>e</sup>

16. Oct. 1969

**T**raditionnellement la Biennale de Paris incite quelques galeries (celles qui, généralement, jouent la carte promotionnelle) à présenter de jeunes artistes. Tantôt il s'agit, comme chez Claude Givaudan, qui nous propose un multiple de Marc de Rosny, ou comme chez Daniel Templon, qui consacre ses cimaises à Dufo, d'expositions particulières. Mais, le plus souvent, il s'agit de groupes qui tantôt sont des reflets ou des prolongements de la Biennale, tel celui de Lucien Durand (où l'on retrouve justement Dufo et Marc de Rosny auxquels s'ajoutent Kermarrec et Poli), tantôt d'inventaires plus libérés des données de la Biennale elle-même et reflètent généralement les habitudes esthétiques de la galerie.

C'est ainsi que Suzanne de Coinck nous propose 11 jeunes artistes qui ont, à nos yeux, le grand intérêt d'être, dans bien des cas, « inédits » ou fort peu intégrés au « système ». Curieusement, cependant, ces artistes n'échappent pas aux critères esthétiques du moment. Il s'agit moins d'individualités fortes que de résurgences, à travers une personnalité, des tics et des traits d'un style d'époque.

Ainsi Okuya, Japonais, pratique une peinture qui se refuse à toute émotivité, froide, hiératique, dans un espace mural d'une beauté puissante mais qui évoque bien des démarches déjà remarquées. Les éléments mobiles de Curie, malgré leur beauté, recourent tous les problèmes de la sculpture actuelle, enveloppante, sans apporter une solution radicale. Aubrun perpétue l'esprit d'une « peinture-peinture », où l'extase orientale se cimente dans une matière à la fois onctueuse et forte, entre Monet et de Staël en somme. Forte mais appuyée dans un signe, la peinture de De la Salle s'inscrit,

## Le style d'une époque

elle aussi, dans des données spécifiquement picturales alors que Rozanès aborde les matériaux nouveaux tels que la matière plastique et ses succédanés.

Bratu, jeune sculpteur roumaine, aspire même à « sortir » des dimensions plastiques traditionnelles et annonce films et environnements. C'est moins dans les méthodes employées que dans l'esprit que l'art de J.-C. Schweizer (galerie Zunini) peut revendiquer sa modernité. La peinture, ici, reste bidimensionnelle mais le découpage retrouve la netteté et le dynamisme de ceux du cinématographe. Le sujet est le monde des cosmonautes. Ne sont-ce pas, plutôt, des images échappées de la bande dessinée avec cette alacrité du ton qui séduit plus qu'il n'émeut.

L'Américain Everson Hall, à la même galerie, propose une peinture infiniment plus émouvante, plus franche dans ses moyens, ses méthodes, plus appuyée dans ses effets, plus accusée dans ses élans qui sont larges, généreux, d'une sensualité heurtée, douloureuse. On songe à l'imagerie de Cobra, aux gestes prompts de l'expressionnisme abstrait américain ; mais c'est cohérent dans la démonstration et d'une belle vitalité.

L'art pauvre, vedette de la Biennale de Paris, perpétue ses ravages chez Héana Sonnabend, qui a donné à un certain Anselmo la possibilité de rendre sa galerie énigmatique à force d'objets dérisoires et qui semblent oubliés là par quelque ouvrier distrait qui serait venu procéder à

des réparations de plomberie ou de maçonnerie.

La jeunesse fait aussi sa rentrée chez Arnaud, qui nous propose Ado déjà trop connu pour qu'on s'appesantisse sur son art. On aime ou on n'aime pas cette manière à la fois détachée quoique minutieuse et précise de ne rien dire tout en développant dans l'espace des rythmes qui ont l'intelligence d'être beaux, nets, harmonieux. Moi, j'aime sans restriction même si je sais que cela, peut être, ne dépasse pas l'effet décoratif.

On peut préférer à de tels exercices purement formels le délié et les assauts d'une écriture comme celle de Rouzard (galerie Jacques Massol). On sent là l'air du large, la montée de la sève, les frissons de l'air, une nature généreuse qui se plait à délier ses gestes en couleurs finement moirées aux jeux de la lumière. Force et élégance, en somme, sans remords ni fautes de goût.

On ne peut en dire autant de Maccheroni qui dialogue avec Francis Roux sur les cimaises de la galerie Jacques Desbrière. Il y a quelque chose de systématique dans les saynètes érotiques qui relèvent plus d'Hara Kiri que de l'Histoire d'O ; cela vient à point dans le déferlement érotique déjà si souvent noté. N'annonce-t-on pas que l'heure de gloire de Clovis Trouille (dont, le moins que l'on puisse dire, est que son œuvre ne se distingue pas par son « bon goût ») est enfin venue grâce à des spectacles à grand succès comme O Calcutta qui, on le sait, est un jeu de

mot polisson. Sage, au contraire, est l'art de J. Mac (galerie Cardo Maignon), qui veut nous faire prendre des vessies pour des lanternes, c'est-à-dire des cercles et des traits pour des femmes et des hommes alors que même dans sa « non-représentation » cette œuvre se justifie entièrement. Elle a le mérite d'être honnêtement, scrupuleusement menée dans les voies d'une abstraction que l'on dit froide et qui a, ici, des tendresses séduisantes dans le chromatisme.

Curieuse exposition à la galerie Transposition : celle du sculpteur Gérard Vincent. A première vue cela ressemble singulièrement à Dodeigne et à Rouland. Mais il faut y regarder de plus près. L'artiste est plus baroque. Le passage de la nature brute vers l'homme, de l'arbre vers le corps, va au-delà du balbutiement, de cette frontière fragile et émouvante que Dodeigne, par exemple, semble entendre préserver et maintenir. Est-ce un trait de style, un besoin éthique et moral : l'affirmation corporelle chez Gérard Vincent tend vers la douleur. Le gonflement de la chair, la torsion d'un membre, le gommage d'un détail procèdent d'une volonté (sadique ?) de mener l'expression de la souffrance jusqu'aux limites du possible.

La peinture comme exercice de vie, comme exutoire à des problèmes personnels est, souvent, le cas de jeunes qui se lancent dans l'aventure de l'art comme on épouse une religion. C'est le cas, du moins, d'une jeune artiste que nous propose la galerie la Galère : Martine Demoulin. Les titres, parfois outranciers : Libido, Le Ciel des fous, ne doivent pas faire oublier ce qu'il y a d'authentique, de personnel et d'émouvant, dans cette démarche qu'on ne demande qu'à suivre désormais.

J.-J. L.